

Alphonse Daudet (1868). La fabrique. Dans *Le petit chose*, p.6.

[...] Nous vivions ainsi, mon perroquet et moi, dans la plus austère solitude, lorsqu'un matin il m'arriva une chose vraiment extraordinaire. Ce jour-là, j'avais quitté ma cabane de bonne heure et je faisais, armé jusqu'aux dents, un voyage d'exploration à travers mon île... Tout à coup je vis venir de mon côté un groupe de trois ou quatre personnes, qui parlaient à voix très haute et gesticulaient vivement. Juste Dieu ! Des hommes dans mon île ! Je n'eus que le temps de me jeter derrière un bouquet de lauriers-roses, et à plat ventre, s'il vous plaît... Les hommes passèrent près de moi sans me voir... Je crus distinguer la voix du concierge Colombe, ce qui me rassura un peu ; mais, c'est égal, dès qu'ils furent loin je sortis de ma cachette et je les suivis à distance pour voir ce que tout cela deviendrait...

Ces étrangers restèrent longtemps dans mon île... Ils la visitèrent d'un bout à l'autre dans tous ses détails. Je les vis entrer dans mes grottes et sonder avec leurs cannes la profondeur de mes océans. De temps en temps ils s'arrêtaient et remuaient la tête. Toute ma crainte était qu'ils ne vinssent à découvrir mes résidences... Que serais-je devenu, grand Dieu !

Heureusement, il n'en fut rien, et au bout d'une demi-heure, les hommes se retirèrent sans se douter seulement que l'île était habitée. Dès qu'ils furent partis, je courus m'enfermer dans une de mes cabanes, et passai là le reste du jour à me demander quels étaient ces hommes et ce qu'ils étaient venus faire.

J'allais le savoir bientôt.

Le soir, à souper, M. Eyssette nous annonça solennellement que la fabrique était vendue, et que, dans un mois, nous partirions tous pour Lyon, où nous allions demeurer désormais.

Ce fut un coup terrible. Il me sembla que le ciel croulait. La fabrique vendue !... Eh bien ! Et mon île, mes grottes, mes cabanes ? Hélas ! L'île, les grottes, les cabanes, M. Eyssette avait tout vendu ; il fallait tout quitter. Dieu, que je pleurai !...

Bernard Friot (1988). *Histoires pressées.*

« Petite annonce »

C'est le début qui m'a donné le plus de mal. J'ai d'abord essayé : « JEUNE GARÇON, GRAND, MINCE, TRES BEAU YEUX TURQUOISE, LONGS CHEVEUX BLONDS BOUCLES, TRAITES REGULIERS, ELEVE BRILLANT DANS TOUTES LES MATIERES, PREMIER PRIX DE PIANO ET DE BANJO, SPORTIF DE HAUT NIVEAU, EXCELLENTE EDUCATION, CHARMANT, MODESTE, DISTINGUE... » Mais c'était un peu long. Ensuite, j'ai essayé : « YX BL., BLD, EXC. ELV, MUS. DIPL., SPTF, BN MAN., NBR. QUAL... » Mais ce n'était pas très clair. Alors, j'ai essayé : « JEUNE GARÇON PARFAITEMENT PARFAIT... » Mais c'était trop sec. Finalement, j'ai trouvé la bonne formulation : « JEUNE GARÇON, BEAU, INTELLIGENT, DOUE, SPORTIF, AIMABLE, VEND SKATEBOARD BON ETAT. TEL. 03 89 24 96 57, HEURES DE REPAS.

« Si »

Si maman m'envoie chercher du pain ; si je peux mettre mon nouveau pull bleu et blanc ; si je la rencontre à la boulangerie ; si elle est venue seule, sans sa petite sœur et sans son chien ; si elle me sourit ; si elle me demande de la raccompagner ; si on ne croise personne en chemin ; si on prend le raccourci à travers champ ; s'il y a un orage juste au moment où on passe devant la chapelle abandonnée ; s'il se met à pleuvoir à verse ; si on court se réfugier dans la chapelle ; si le tonnerre se met à gronder ; si la foudre tombe tout près de nous ; si elle a très peur et se met à crier... .. je lui prendrai la main et je dirai :

« Marie, tu sais, je t'aime bien. »

Bernard Friot (1988). *Histoires pressées*, « Un martien ».

Planète Mars. Neuf heures du soir

Cher papa, chère maman

Eh oui. Me voici sur la planète Mars. J'espère que vous vous êtes bien inquiétés depuis ce matin et que vous m'avez cherché partout. D'ailleurs, je vous ai observés grâce à mes satellites espions et j'ai bien vu que vous faisiez une drôle de tête cet après-midi. Même que papa a dit : "Ce n'est pas possible, il a dû les arriver quelque chose !" (Comme vous le voyez, mes micros longue distance sont ultra puissants). Eh bien. J'ai un peu honte de le dire. Mais je le dis quand même, parce que c'est la vérité : je suis rudement content que vous vous fassiez du souci. C'est de votre faute, après tout. Si vous ne m'aviez pas interdit d'aller au cinéma avec François, je ne serais pas parti. J'en ai marre d'être traité comme un gamin. D'accord, je n'aurais pas dû vous traiter de vieux sadiques. Mais maman m'a bien traité de gros mollasson, alors on est quitte. Ne me demandez pas comment je suis arrivé ici. C'est un secret et j'ai juré de ne pas le dire. En tout cas, je me plais bien sur Mars. Les gens ne sont peut-être pas très agréables à regarder, mais ils sont super sympas. Personne ne fait de réflexion quand vous avez le malheur d'avoir un 9 en géographie. Vous voyez à qui je fais allusion... Il y a quand même des choses un peu bizarres. Je ne parle pas des scarabées que les Martiens grignotent à l'apéritif. Sur Terre aussi, il y a des trucs impossibles à manger. Les choux de Bruxelles, par exemple ou le gras de jambon. Non, le plus tordu, c'est la façon dont on fait les bébés. Il suffit qu'un garçon ou une fille se regardent dans les yeux, et hop ils deviennent papa-maman. J'ai déjà une demi-douzaine d'enfants. Je crois que je vais mettre des lunettes de soleil. C'est plus prudent. J'ai encore des tas de choses à vous raconter, mais je préfère m'arrêter là. Portez-vous bien et à bientôt, j'espère.

PS : Vous seriez gentils de m'envoyer deux sandwiches au saucisson, un yaourt à la fraise et une bouteille de jus de raisin. Et dites-moi si vous êtes encore fâchés.

PPS : Vous n'avez qu'à laisser le colis et la lettre devant la porte du grenier. Ne vous inquiétez pas, ça arrivera.

Félicien

Jacques Prévert (1946). *Paroles*, « En sortant de l'école ».

En sortant de l'école
Nous avons rencontré
Un grand chemin de fer
Qui nous a emmené
Tout autour de la terre
Dans un wagon doré
Tout autour de la terre
Nous avons rencontré
La mer qui se promenait
Avec tous ses coquillages
Ses îles parfumées
Et puis ses beaux naufrages
Et ses saumons fumés
Au-dessus de la mer
Nous avons rencontré
La lune et les étoiles
Sur un bateau à voiles
Partant pour le Japon
Et les trois mousquetaires des cinq doigts de la main
Tournant la manivelle d'un petit sous-marin
Plongeant au fond des mers
Pour chercher des oursins
Revenant sur la terre
Nous avons rencontré
Sur la voie de chemin de fer
Une maison qui fuyait
Fuyait tout autour de la terre
Fuyait tout autour de la mer
Fuyait devant l'hiver

Qui voulait l'attraper
Mais nous sur notre chemin de fer
On s'est mis à rouler
Rouler derrière l'hiver
Et on l'a écrasé
Et la maison s'est arrêtée
Et le printemps nous a salué

C'était lui le garde-barrière
Et il nous a bien remercié
Et toutes les fleurs de la terre
Soudain se sont mises à pousser
Pousser à tort et à travers
Sur la voie de chemin de fer
Qui ne voulait plus avancer
De peur de les abîmer
Alors on est revenu à pied
À pied tout autour de la terre
À pied tout autour de la mer
Tout autour du soleil
De la lune et des étoiles
À pied, à cheval, en voiture et en
bateau à voiles.

Jacques Prévert (1946). *Paroles*, « Les escargots qui vont à l'enterrement ».

À l'enterrement d'une feuille morte
Deux escargots s'en vont
Ils ont la coquille noire
Du crêpe autour des cornes
Ils s'en vont dans le soir
Un très beau soir d'automne
Hélas quand ils arrivent
C'est déjà le printemps
Les feuilles qui étaient mortes
Sont toutes ressuscitées
Et les deux escargots
Sont très désappointés
Mais voilà le soleil
Le soleil qui leur dit
Prenez, prenez la peine
La peine de vous asseoir
Prenez un verre de bière
Si le cœur vous en dit
Prenez si ça vous plaît
L'autocar pour Paris
Il partira ce soir
Vous verrez du pays
Mais ne prenez pas le deuil
C'est moi qui vous le dit
Ça noircit le blanc de l'œil
Et puis ça enlaidit
Les histoires de cercueil
C'est triste et pas joli

Reprenez vos couleurs
Les couleurs de la vie
Alors toutes les bêtes
Les arbres et les plantes
Se mettent à chanter
À chanter à tue-tête
La vraie chanson vivante
La chanson de l'été
Et tout le monde de boire
Tout le monde de trinquer
C'est un très joli soir
Un joli soir d'été
Et les deux escargots
S'en retournent chez eux
Ils s'en vont très émus
Ils s'en vont très heureux
Comme ils ont beaucoup bu
Ils titubent un petit peu
Mais là-haut dans le ciel
La lune veille sur eux.

Philippe Torreton (2013). *Mémé*, p.117-119.

Alain, il appelait mon petit frère « Bouloum » et j'adorais ça, Bouloum, c'était génial. Alain était beau et doux et ma mère l'aimait. Il vivait avec notre mémé, alors nos raccourcis d'enfants ont rebaptisé Denise Porte, notre grand-mère, en Mémé-Alain.

Donc, si on fait les comptes, « Mémé-Alain », quand je t'ai connue, tu avais des poules, des lapins, des picots, des vaches, j'ai le souvenir aussi d'un bourri qui gueulait, d'un cochon en bas dans le fond de la cour, des pommiers. Tu avais trois grandes filles mariées qui avaient sept enfants, cinq grands marmots devenus adultes qui venaient de pépé qui avaient eux-mêmes une dizaine de petits et un fils qui se levait tard. Tout ce monde-là revenait téter régulièrement à la ferme, nous c'était tous les week-ends...

Tous mes samedis et tous mes dimanches, toutes mes vacances de la Toussaint, toutes mes vacances de Noël, toutes mes vacances d'hiver avant que l'on ne découvre les vertus et les moyens d'aller à la montagne, toutes mes vacances de Pâques et mes juilletes et mes aoûtés je te les ai donnés. Je n'avais pas le choix tu vas me dire, mais je te les ai donnés quand même. Il n'y a que l'adolescence, quelques filles et le théâtre qui nous en ont dérobé une poignée.

Mais les pires fins de semaine de ma vie sont celles qui se passaient sans te voir alors que j'étais là, que nous étions là, en face, à deux herbages, une rangée de têtards mouillés, à une grosse flemme de toi au chaud dans le pavillon parental et toi avec ton poêle au mazout.